



FILE

Name: OpJ866__OppertJ_L-aryanisme_AnnalesPhilChretienne_Ser-5_Vol-XIII_No-73.pdf
PURL: http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl/?gr_elib-171
Type: Searchable PDF/A (text under image)
Encoding: Unicode (â î û ... ç ...)
Date: 1.3.2011

BRIEF RECORD

Author: Oppert, Julius
Title: L'aryanisme et de la trop grande part qu'on a faite a son influence. Discours de M. Jules Oppert fait à la Bibliotheque imperiale, le 28 dec. 1865 pour l'ouverture de son Cours de sanscrit.
Publ. in: *Annales de philosophie chrétienne*, 5th Ser., 13 (1866), no. 73 , pp. 50-68.

FULL RECORD

www.sub.uni-goettingen.de/ebene_1/fiindolo/gr_elib.htm

NOTICE

This file may be copied on the condition that its entire contents, including this data sheet, remain intact.

Philologie comparée.

L'ARYANISME

Et de la trop grande part qu'on a faite à son influence.

Discours de M. Jules Oppert fait à la Bibliothèque impériale, le 28 déc. 1865, pour l'ouverture de son *Cours de sanscrit*.

La question traitée ici par M. Oppert, toute neuve en philologie, est d'une importance extrême en ce moment, ou, comme il le dit, une école nombreuse d'indianistes, veut tirer toutes les origines des Aryas, y compris même le Christianisme. M. Oppert vient, comme on le verra, apporter la lumière dans ce chaos, assigner la véritable valeur de l'influence des peuples Aryens, et surtout montrer que nous devons autant et plus aux Semites qu'aux Aryas, et que le christianisme vient de l'antique judaïsme et non de l'Inde aryenne.

A. B.

I.

Trop grande importance donnée au sanscrit au commencement de ce siècle.
— Regard rétrospectif sur cette étude. — Exagérations sur la littérature indienne et la philologie comparée. — C'est à tort qu'on a voulu en faire la base de l'histoire de l'humanité.

Messieurs,

L'année dernière, à pareille époque, je consacrai la première entrevue avec vous, à établir un principe qui, jusque-là, avait trouvé parmi les hommes scientifiques peu de voix pour le défendre. Je vous parlai des *limites que doit se poser la philologie comparée*, en discutant les questions ethnographiques. Souvent on a pu lire, vous le savez, que cette science retraçait d'une main sûre les pages effacées de l'histoire et qu'elle suppléait aux documents qui font défaut, même antérieurement aux périodes reculées des Pharaons dont les monuments semblent défier l'éternité. Nous avons dû convenir qu'un pareil résultat n'est atteint sous aucun rapport; nous avons dû protester contre une exposition inexacte des faits qui, une fois admise par le grand public, sera d'autant plus difficile à déraciner qu'elle est fautive. Mais pour celui qui s'occupe de ces questions ardues, et qui a charge de former des adeptes, il y a un devoir difficile à remplir :

c'est de lutter contre des pétitions de principes qu'on finira par décorer du nom d'*opinions reçues*.

Les tendances que nous combattons, sont arrivées à ce degré d'éphémère puissance par l'entraînement, qui, au commencement du siècle, accueillit les études orientales, surtout celles du sanscrit, alors intéressantes par l'horizon tout nouveau qu'elles semblaient devoir ouvrir. Comme il arrive pour toute découverte nouvelle, aussi celle-ci fut outre mesure prônée. La découverte de la littérature indienne donna le signal à une série d'hypothèses prenant le nom et la force d'axiomes, et que nous devons apprécier aujourd'hui.

Permettez-moi, Messieurs, de jeter, comme professeur de sanscrit, un regard rétrospectif sur ces études. Elles ont leur utilité, elles jouissent dans le public de l'estime équitable que méritent tant de travaux consciencieux entrepris sur une matière aussi peu populaire, sur une littérature remplie de tant d'incontestables beautés. Ne méconnaissons pas la valeur des travaux antiques de l'Inde sur la philosophie, où la discussion métaphysique dispute la palme de la subtilité aux scholasticiens les plus exercés; mais, même sous ce rapport, la science indienne est restée sans notable influence sur la philosophie de nos jours. Le côté le plus appréciable de la littérature, celui qui frappe le plus les esprits à quelque ordre d'idées qu'ils appartiennent, la poésie, n'a pas eu d'échos dans nos monuments littéraires, malgré toute la peine qu'on s'est donnée pour créer cette influence.

On commençait par proclamer, surtout en Allemagne, que les *Chants d'Homère* avaient trouvé leurs égaux dans le *Mahâbhârata* et le *Ramâyana*, et que les beautés des Eschyle et des Sophocle étaient contrebalancées par l'élévation des Soudraka et des Kalidâsa. Les belles qualités de maint passage de ces œuvres littéraires de l'Inde sont indéniables; mais les Hellènes, depuis longtemps nos guides et nos modèles, ne méritaient pas cette tentative de détronement qui leur était ménagée par quelques préconiseurs trop zélés de l'indianisme.

Quand après, les *Védas* ou les *Hymnes sacrées* furent en partie connus de l'Europe, ce même engouement s'empara du public lettré. Dans quelques-unes des hymnes, on put voir cette

société plus ou moins primitive des *Aryas indiens* sous une face matérialiste, il est vrai, mais encore animée d'un souffle poétisant les phénomènes qui frappaient surtout les esprits peu cultivés. Mais quand plus tard on eut la collection complète de ces poèmes, on s'aperçut combien peu grande était la somme de gain que l'histoire et la philosophie pouvaient tirer de ce recueil, et combien peu elle pouvait soutenir, sous tous les rapports, la comparaison avec les chants sacrés hébreux conservés dans le livre des *Psaumes*! Et pourtant, le chant de *Vismamitra* n'est-il pas supérieur, au point de vue de la forme, du rythme, à celui de *David*, dont aucune loi littéraire ne semble régir les puissants accents, et dont les accords toujours saisissants après tant de siècles dédaignent toute forme poétique!

Mais pourquoi, nous objectera-t-on, rapetisser une littérature aux dépens d'une autre, et comparer, dans un jugement inégalement favorable, les expressions de deux phases dans lesquelles s'est affirmé l'esprit humain? Je répondrai à ceux qui m'expriment un sentiment que je partage pleinement, que la priorité de la comparaison n'appartient pas à celui qui la soutient d'une manière aussi sévère pour l'une des parties comparées. Les réflexions que fait naître cette confrontation de deux formes littéraires aussi distinctes, ne sont que la juste réponse aux assertions contraires, le rétablissement des véritables faits touchant les rapports admissibles entre les littératures indienne, grecque et judaïque.

Nous avons eu besoin de cette digression pour faire mieux ressortir la cause réelle des exagérations que nous avons à combattre. Depuis le commencement de notre siècle, on avait outre mesure prôné l'antiquité et la valeur de la littérature indienne; on avait également voulu faire de la philologie un instrument qu'elle n'est pas et qu'elle ne doit pas être. On a beaucoup parlé des lumières que la philologie comparée d'une part, et les études des Védas de l'autre, jetaient sur l'histoire de l'humanité. On a voulu faire des conclusions trop précipitées de la conformité qui lie quelques idiomes entre eux, sur la commune origine des peuples qui les parlaient, et dans ce sens on est allé trop loin. La philologie peut, dans

cet ordre d'idées, servir à éclaircir quelquefois des faits accidentels, mais surtout quand ceux-ci appartiennent aux temps parfaitement historiques. Ainsi, je vous ai exposé que, par les méthodes philologiques, on pourra prouver que le *riz* n'est pas venu directement de l'Inde en Grèce, mais que la forme même du mot *riz*, $\rho\iota\zeta\alpha$, en grec, démontre que ce mot a dû prendre le chemin de la Perse. Ces petites notions ne sont pas à dédaigner, comme rien ne doit être méprisé, si exigu qu'il paraisse dans la grande masse des connaissances humaines; mais, franchement, les données auxquelles se restreignent jusqu'ici les résultats véritablement sûrs de la linguistique, peuvent-elles prétendre à prendre place parmi les grandes révélations de l'histoire? Nous ne le pensons pas.

Quant aux recherches extrêmement curieuses, qu'un homme de talent et de savoir a recueillies sous le titre de *Paléontologie aryenne*, elles fixent les résultats les plus sûrs et les limites extrêmes de ce que la linguistique peut atteindre dans cet ordre d'idées. Ainsi l'on peut, en comparant les *mots* des langues indo-européennes, arriver à des résultats curieux ou plutôt piquants; on prouve quels étaient les animaux domestiques des *Aryas*, soi-disant primitifs, quelles sont les plantes qu'ils connaissaient, quelles sont celles qu'ils ignoraient; on démontre encore que ces *Aryas*, avant la séparation des branches qui durent plus tard se mêler aux aborigènes d'Europe, ne connaissaient pas le chiffre de *mille*. Mais au delà de ces connaissances qui peuvent bien avoir un intérêt secondaire, mais qui ne constituent pas les éléments d'une science véritable, quel est le résultat dont la science historique a pu se prévaloir par la philologie? Je veux l'exposer en peu de mots, et ce résultat est réellement, dans la forme vague de son énonciation, le seul qui puisse être accepté.

II.

Sur les émigrations des *Aryas*. — Danger et fausseté du système qui prétend tirer toutes les croyances et toute la mythologie grecque du sanscrit et des éléments indiens.

Il s'est détaché des populations habitant le haut du *Hindoukouch*, une souche de peuples qui s'est dirigée vers l'Occident,

et a imposé son idiome et le caractère de son langage aux tribus qui, plus tard, ont formé, en se mêlant aux peuples primitifs des contrées européennes, les nationalités *grecques, romaines, germaniques, celtiques, slaves*.

L'époque de cette séparation est aussi peu appréciable que les circonstances sous lesquelles elle s'effectua; elle peut se placer entre le 40^e et le 20^e siècle avant l'ère chrétienne. Le même phénomène s'est depuis, avec plus de force au point de vue linguistique, effectué deux fois d'abord par les *Romains*, puis par les *Arabes*.

Les nations européennes connues dans l'antiquité et celles qui existent actuellement, contiennent donc une parcelle plus ou moins grande d'*élément aryen*, mais aucun n'est véritablement *aryenne*, pas même d'une manière prépondérante. Dans la formation de ces nationalités, par des circonstances qui parfois sont historiquement saisissables, et déterminées par des événements exclusivement européens, l'*élément aryen* ou *japhétique* a laissé l'empreinte de son organisme linguistique.

Ce qu'on a nommé l'*esprit aryen*¹, ou les idées des Aryas, et dont on a voulu poursuivre les traces communes dans les Grecs, les Slaves, les Germains, les Romains, existe aussi peu que ce qu'on a voulu nommer l'*idée sémitique*, le *monothéisme sémitique*, comme si la pensée, apanage commun à tous les fils de Dieu, s'était cristallisée, par avance, dans une forme donnée dans telle et telle race. Au surplus, les *Sémites* et les *Aryas* ne sont point différents physiologiquement, et ne peuvent avoir subi des influences climatiques ou territoriales bien différentes les uns des autres.

Nous montrerons donc où doit s'arrêter la science philologique devant les résultats fournis par les autres connaissances humaines, et où elle peut, à bon droit, revendiquer ses droits à intervenir dans la discussion. Peut-être nous dirait-on, que cette nouvelle doctrine ne désire pas exercer une influence sur les sciences historiques. On peut même, avec une grande raison, nous citer l'ouvrage de notre maître (dont j'ai l'honneur d'être l'élève personnellement), de celui qui a,

¹ Nous avons quelquefois laissé cette orthographe un peu pédante.

pour la première fois, formé la grammaire indo-européenne, M. François Bopp. Grâce à son *grammaticalisme absolu*, il s'est toujours tenu loin de toute conclusion qu'on pouvait tirer des faits si nombreux qu'il avait analysés dans son laborieux travail. M. Bopp, dans la *Grammaire comparée*, confronte les différentes formes grammaticales du sanscrit, du zend, de l'arménien, du grec, du latin, du goth, du lithuanien, de l'esclavon, de l'irlandais, autant que cela est possible. Il consacre presque un volume entier au changement des voyelles et des consonnes, et les chapitres réservés au nominatif, au génitif, à l'accusatif, forment en eux-mêmes de petites monographies. Ici, c'est l'accusatif du pluriel en sanscrit *as* qui s'oppose comme plus jenne au goth *ans*, à l'argolique *ons*; là c'est le lithuanien qui se trouve d'accord avec le zend; là c'est l'idiome des anciens Prussiens qui est comparé à l'antique idiome de l'Inde; on y entend la cause de l'idiome contre l'idiome, le peuple n'y paraît nulle part.

Ce livre, d'une merveilleuse richesse de faits purement grammaticaux, est une véritable mine pour celui qui s'occupe de la linguistique de ces langues au point de vue de la grammaire; bien entendu, il faut l'étudier, car on ne pourrait pas le lire. Il ne saurait partager le sort de tant de livres qu'on lit à peine une fois. L'œuvre de M. Bopp étant sévèrement grammaticale, a donc évité l'écueil des disciples qui ont voulu aller plus loin que le maître.

Et ceux qui, dans un but respectable, ont voulu ouvrir à la science naissante de nouvelles et riantes perspectives, étaient-ils donc si repréhensibles dans leurs desseins? n'y avait-il aucune raison pour étendre le domaine de la science? Certes, cet esprit de progrès qui seul permet à l'homme de maintenir sa supériorité, se révèle même sous les essais dont nous ne partageons pas les prétendus résultats. Il y a pourtant une raison majeure pour expliquer ces tentatives; l'œuvre de Bopp est en elle-même tellement complète, elle a tellement épuisé toutes les ressources de la doctrine qu'elle a contribué à créer, qu'après elle la science n'avancera plus notablement. Il n'y aura, de ce côté purement grammatical, plus de vérités nouvelles, plus de principes nouveaux à constater. La raison

est bien simple ; nous ne connaissons les langues qu'à leur époque littéraire, qui est en même temps celle de leur décadence au point de vue purement linguistique ; et ce qui nous est resté des anciennes têtes de souches, a été tellement fouillé et examiné que les matériaux mêmes manqueront à un futur investigateur.

Il en est de même avec les branches spéciales des langues aryennes ; ainsi le travail de *Grimm*, sur les langues germaniques, est tellement complet, que ses successeurs, puissent-ils même s'appuyer sur des découvertes littéraires, du reste, fort peu probables, ne sauraient en étendre le cadre, tout en enrichissant la somme commune des connaissances par quelques détails de plus ou de moins d'importance. Ainsi quelques travaux de philologie comparée pourraient se faire encore dans ce même cadre, tels que ceux de MM. *Bénary et Curtius* sur la langue latine ; puis on devra, se renfermant toujours dans un cercle plus étroit, se borner à des travaux dont le type restera le monument que *Jacob Grimm* s'est posé, et que M. *Miclosich*, de Vienne, a, pour ainsi dire, imité dans sa *Grammaire des idiomes slaves* ; mais la grammaire comparée des langues indo-européennes, en général, restera fixée, et son développement sera clos par l'œuvre de M. Bopp.

Ce sentiment qui s'imposait aux disciples de M. Bopp, cette conviction que l'examen grammatical était arrivé à son terme extrême, les poussait à étendre outre mesure le cadre que le prudent maître s'était gardé de franchir. M. Bopp avait dit : « La langue grecque et le sanscrit sont des langues indo-européennes, comme celle des Germains, celle des Sarmates, » celle des Cimbres et des Teutons. » Les Grecs et les Hindous, les Germains, les Sarmates, les Cimbres et les Teutons ont donc dû accueillir, dans la formation de leur individualité ethnographique, quelques éléments communs. Il fallait s'en tenir là. Mais on a proclamé que les Grecs étaient des Aryas, ce qu'ils ne sont pas, heureusement pour eux. Il serait étonnant que des nations, entrant dans la composition de peuples différents qui les ont formées, ne révélassent pas de rares points de comparaison, ne fût-ce que des ressemblances de mots, identiques dans leur origine, mais divers dans leur applica-

tion. Au lieu de se borner à l'énonciation des faits, on a prétendu par exemple que la mythologie grecque était tout simplement la mythologie indienne un peu transformée.

Nous dégageons, dans cette exagération des principes, l'existence indiscutable de deux sentiments. L'un pousse l'homme distingué vers une spécialité, lui impose une tâche circonscrite, et parque le chercheur d'élite dans une caste qu'il ne lui permet pas d'abandonner. L'autre lui crie, comme pour contrebalancer les tendances par trop exclusives, que toute spécialité, quelque intéressante, quelque étendue qu'elle soit, n'a de droit d'existence que lorsqu'elle se rattache à une généralité, et lorsqu'elle peut prendre rang dans la grande assemblée des connaissances humaines réunies. Ce sentiment véritablement digne doit nous inspirer dans nos propres recherches. Mais n'oublions pas le fait que beaucoup de savants se confessent à eux-mêmes, mais que personne n'ose avouer hautement, que la philologie comparée, dans la forme étroite où l'on a dû la créer pour qu'elle fructifie, ne saurait être la science de l'avenir.

III

Danger, erreurs du système de ces indianistes. — Influence des éléments locaux mêlés aux éléments aryens, passés jusqu'ici sous silence.

Qu'on ne se méprenne pas sur la grande portée que nous donnons à ces paroles. Il y a eu des voix qui demandaient d'introduire dans l'enseignement de la jeunesse, dans l'instruction secondaire, les notions de philologie comparée, et d'enseigner à la jeunesse le latin ou le grec d'après ces principes. Je ne connais rien de plus désastreux pour la science, au point de vue de la science pure, car on voudrait introduire des notions qui souvent ne sont rien moins qu'incontestables, et, dans l'enseignement de la jeunesse, il ne faut pas être trop novateur. Mais, en dehors de cela, on n'aurait au développement véritable des connaissances classiques; les enfants apprennent bien le latin et le grec, avec plus ou moins de perfection, mais enfin ils l'apprennent. Une méthode linguistique, fondée sur les principes de la philologie comparée, n'apporterait qu'une difficulté de plus; car, dans la plupart de cas, cette méthode, excellente pour résoudre, scientifique

ment quelques points obscurs de la grammaire latine ou grecque, serait impuissante à répondre aux problèmes plus élevés de la lexicographie, où les langues aryennes de l'Asie ne suffisent plus, pour rendre compte de toutes les racines, de tous les termes. On pourrait, avec plus de fruit, exposer les lois phonétiques du latin et du grec, en demeurant tout simplement sur le domaine des langues classiques, et rendre la grammaire latine surtout, sinon plus simple, au moins plus scientifique. Mais, sous le rapport de l'instruction, aucun avantage ne saurait être recueilli de cette forme nouvelle d'envisager la question. Toutes les forces vives de la philologie comparée ne suffiraient plus à rendre l'intelligence des auteurs plus facile, ou à porter de nouvelles lumières sur un point quelconque de l'antiquité classique. Au contraire, la connaissance des langues antiques doit précéder tout système philologique. Sans être nourri de la matière que nous fournissent les idiomes des Grecs et des Romains, on serait exposé à de graves erreurs; ce qui malheureusement n'est pas admis en principe par ces écrivains, qui discutent les langues et leurs lois, avant de les avoir apprises d'une manière suffisamment pratique.

Mais, quoique peu susceptible d'un développement ultérieur, le premier travail des grands savants dont nous avons plusieurs fois cité les noms, ne sera pas moins remarquable par la sûreté des données qu'il aura fournies. La méthode est scientifique, les faits avancés sont incontestables. Les fausses conséquences ethnographiques et mythologiques n'ont aucune part à cette certitude scientifique qui distingue les travaux des Bopp et des Grimm. Il faut donc dégager les vérités qui peuvent être au fond des idées générales, et surtout ne pas craindre de les énoncer dans la forme vague qu'elles comportent.

La seule chose que la philologie nous enseigne, c'est que, dans les nations européennes d'aujourd'hui, il y a un élément ethnographique commun parmi plusieurs autres, concourant à la formation de ces nationalités diverses. Cet élément est appelé *l'élément aryen, japhétique, indo-européen*. Sa présence se révèle par la similitude de l'organisme de la langue, et sa puissance

par le fait que, seul, il a pu perpétuer ce cachet qu'il apporta d'Asie. Cet élément aryen semble avoir ethnographiquement contrebalancé toutes les influences hétérogènes, chez les Persans, en Asie; en Europe, chez les branches qu'on appelle de noms génériques Slaves et Germains. Les Persans même, seuls de toutes les nations de cette souche, ont conservé le nom d'*Arya* comme nom national, et le seul royaume qui aujourd'hui porte ce nom d'*Aryen*, c'est l'*Iran* ou la *Perse*. La nation actuelle représente même dans sa décadence politique, autant que c'est possible, les vrais Aryens, et peut-être plus purement que le nord de l'Inde, mêlé de tant d'éléments divers; nous disons le nord de l'Inde, car le triangle dékhanique n'a jamais été indo-européen, mais appartient à la branche touranienne, peut-être autochtone, nommée *dravidiennne*. En Europe, les mélanges ethnographiques ont encore été plus forts, puisque ces peuplades, émigrant d'Asie, trouvèrent plus ou moins occupés les pays dans lesquels elles se fixèrent. Ainsi, dans les contrées du midi de l'Europe, l'élément oriental a été profondément modifié par les populations qu'il rencontra sur sa marche; moins dans le nord, dans les steppes inhospitalières de la Sarmatie, dans les forêts tout aussi peu riantes de la Germanie, où l'élément aryen eut à peine à combattre un autre moins avancé, celui qu'on appelle *ouralien*, *finnois*, *ougrien*. Avant même que l'Allemagne actuelle ne fût entraînée dans le tourbillon des peuplades germaniques, une autre branche aryenne l'avait, sinon habitée, du moins parcourue à étapes très-lentes; ce furent les *Celtes* qui, ayant déjà recueilli toutes les influences étrangères, durent encore subir dans les Gaules des modifications provenant de l'élément très-puissant, très-vivace, puisqu'il a survécu jusqu'à nous, l'élément *ibérien* ou aborigène européen. Et ce n'est peut-être que dans une seule des îles britanniques que cet élément celtique a pu se développer dans une pureté relativement assez grande.

Quant aux *Sarmates*, il y en a surtout une branche qui semble s'être conservée plus pure que les autres de l'influence étrangère, c'est celle dont on forme un rameau à part, celle des *Lithuanions* et des anciens *Prussiens*, dont la nationalité fut

exterminée en même temps que la langue qu'ils parlaient. Quant à la branche *slave*, son contact et son multiple mélange avec les peuplades, touraniennes, ougriennes, finnoises, encore aujourd'hui existantes dans toute leur individualité, sont tellement patents, qu'il n'y aurait aucune nécessité à insister sur ce point, si, dans ces derniers temps, on n'avait pas, dans un but politique, voulu tirer des conclusions sérieuses de faits qui n'existent pas. Les Russes parlant une langue *slave* n'appartiennent pas à la race aryenne, au moins pour la grande part; mais le mélange des autres peuples slaves, pour s'être composé, dans un degré peut-être moindre, de différents éléments hétérogènes, n'est pas moins incontestable. Les Polonais, par exemple, sont à peu près tout aussi mélangés que les vrais Russes; en tout cas, ils ne sont pas beaucoup plus Aryas que ceux-ci. Faudra-t-il maintenant, pour rendre plus respectable une cause si sympathique en elle-même, se servir d'assertions aussi fragiles, et inviter l'Europe, soi-disant aryenne, à chasser de la Pologne aryenne les Russes touraniens? Et si les rôles étaient intervertis, si les Polonais étaient des Touraniens, et les Russes des Aryas, la cause de l'aigle blanche en serait-elle moins bonne? D'ailleurs, la langue des Russes, pour rester dans l'argumentation que je combats, est tout aussi proche du sanscrit que l'idiome des Polonais, et cet exemple encore montrera à combien de contradictions et de contresens conduirait la philologie, si l'on voulait s'en servir dans le sens indiqué.

Les *Germanins* se sont également constitués d'abord en dehors de l'Allemagne, sur le sol de la Russie actuelle, Supérieurs, ainsi que les Slaves, aux habitants des pays qu'ils traversèrent dans le second millénaire avant l'ère chrétienne, ils s'avancèrent lentement des pays au nord du Caucase que les Romains appelaient déjà *officina gentium*. Vers les derniers siècles précédant cette époque, ils étaient déjà parvenus à occuper, avec plus ou moins de fixité, les steppes de la Russie méridionale et s'étendaient peut-être déjà jusque sur l'Allemagne, précédemment sillonnée par des migrations celtiques. Le nord de la Germanie, les provinces baltiques, la Scandinavie étaient alors au pouvoir de ces races touraniennes, auxquelles les

Germaines durent plus tard imposer leur propre idiome, et former, greffe sur les populations finnoises de la presqu'île suédoise, ce mélange qui a produit la nationalité scandinave. Nous n'avons pas à insister ici sur les changements auxquels nous avons pour ainsi dire assisté ; l'occupation par les peuples de souche germanique de la France, de la Grande-Bretagne, et partant de l'Amérique, de sorte que les idiomes de cette branche se parlent aujourd'hui de Trieste jusqu'en Islande, et occupent des distances presque sans égales dans la géographie linguistique.

IV.

Vraie origine des peuples grecs et latins. — Éléments aryens et sémitiques en grec. — Les Pélasges, fils de Phalég. — Éléments bibliques en grec. — Les Tyrhéniens, les Lydiens et les Étrusques sémitiques. — Le sémitisme dans le grec et le latin.

Pouvons-nous donc, à cause des diversités qui distinguent de la souche commune les langues slaves et germaniques, entrevoir une certaine quantité d'éléments étrangers qui s'y sont infiltrés, sans que nous soyons dans la possibilité de deviner même quelle en fut la puissance, quelle en fut la nature ! Mais que sera-ce, quand nous saurons, non pas seulement indiquer vaguement l'existence d'une influence quelconque, mais quand nous saurons désigner du doigt la nature même de ces éléments, et appeler de leurs noms les représentants de ces nationalités étrangères ? Que sera-ce quand nous pourrons retrouver même, dans les légendes et l'histoire ancienne des peuples, les traces de ces interventions ? Telle est la situation qui nous est faite par l'histoire des Grecs et des Romains.

Le sujet restreint de ce cours et de notre leçon ne permettra guère d'exposer ce que je développerai ailleurs d'une manière aussi large que péremptoire, l'origine des peuples *grecs* et *latins*. Ces deux germes de notre civilisation, qui, pour former notre état de société, devaient se fondre encore avec un troisième élément, qui certes n'est pas aryen, ont donné naissance à ce que nous appelons l'*Europe*. Ce mot, pour nous, implique autre chose qu'une dénomination géo-

graphique; il est l'expression d'une idée suprêmement intellectuelle, résumant le progrès de l'humanité au point de vue social, intellectuel, scientifique, industriel, au point de vue du bien-être moral et physique. Quand j'exprime cette idée par le mot de civilisation européenne, je n'exclus pas, bien entendu, d'autres contrées plus jeunes, où ces mêmes idées germent, se développent et fructifient. Et cette Europe, idée antique, ni les Germains, ni les Slaves, ni les Celtes n'auraient jamais pu la constituer; la Grèce, l'Italie l'ont fait. Je dis idée antique, car, depuis les temps les plus reculés de l'histoire grecque, nous voyons poindre cette constitution de l'Europe dans son antagonisme contre l'Asie. C'est ce principe, qui, selon les Grecs, a armé les Achéens contre la cité de Priam, qui, plus tard, au dire des mêmes Grecs, alluma les guerres médiques. Pour concilier pour un instant ces éléments ennemis, il fallut la grande figure d'Alexandre, consciente de la mission qu'elle s'imposa et qu'elle réussit en partie à réaliser. Mais si d'un côté, Athènes et Rome ont fait l'Europe, il a fallu le concours de cette idée monothéiste que l'Asie seule a pu constituer, pour enfanter notre civilisation. Cependant ce peuple des Grecs lui-même s'est formé d'éléments asiatiques divers, greffés sur un fond de population primitive non encore reconnu; elle a dû subir l'invasion de la *race aryenne* qui lui a imposé la langue grecque. Mais cette race n'est pas seule venue sur le sol hellénique pour constituer cette nationalité grecque; la Grèce a absorbé une puissante parcelle de sang et d'*esprit sémitique*, et cet élément n'est pas resté sans trace dans la langue même. Le peuple grec s'est formé de trois couches superposées, comme les habitants actuels de la France. Nous faisons abstraction des habitants primitifs, dans l'un comme dans l'autre cas; les Celtes, les Romains et les Francs trouvent leur analogie dans les Pélasges, probablement sémitiques, les Ioniens et les invasions venues de points divers de la Méditerranée. Les *Pélasges* n'étaient pas des Hellènes, ils parlaient une autre langue, et les Athéniens étaient d'origine pelasgique.

Le père de l'histoire nous dit que les Doriens étaient de même extraction, mais que les Ioniens étaient de souche hel-

lénique. Mais il avoue ne rien pouvoir affirmer au sujet de la langue des *Pélasges*; d'après les présomptions qu'il établit, fondé sur des raisons ethnographiques, il n'hésite pas à attribuer aux Pélasges un langage barbare. Dans son idée, les Athéniens d'origine pélasgique, oublièrent leur langue en devenant Hellènes et apprirent celle de ce dernier peuple. Quant à celui-ci, il avait toujours parlé le même idiome; dans ses débuts, il avait été faible et petit, mais, par l'incorporation de populations puissantes, il était devenu tout aussi nombreux que d'autres nations, et c'est cette circonstance qui, selon Hérodote, empêcha l'agrandissement des Pélasges.

Il y a longtemps qu'on a voulu voir dans le mot de *Pélasges* et de *Pelasgus*, leur personnification, le *Pheleg* de la Bible, descendant de *Sem*. Je ne suis pas éloigné de ce rapprochement, surtout quand je pense au fils de *Pheleg*, *Regou*, et à *Argos* qui, de son côté, se trouve également relié par des liens de parenté à *Pelasgus*. Tous les deux descendent d'*Inachus*, et encore si le rapprochement qu'on a trouvé, il y a quelques siècles, entre *Noé* et *Inachus*, n'est pas à rejeter, je penserai plutôt à rattacher ce nom à celui d'*Henoch*. Remarquons encore que « le » grand frère de *Sem*, » *Japhet*, a également son représentant en Grèce dans *Japetus*, père de *Prométhée*, et que cette branche des *Japétides* est complètement séparée de celle des *Pelasges*¹.

Je ne saurais esquisser que brièvement ces idées qui demandent à être développées avec les preuves qu'elles nécessitent; mais je dois dire que bien des indices s'unissent de plus fort en plus fort pour démontrer le mélange de races diverses qui ont composé les nationalités grecques et latines. D'autres voix, très-autorisées, ont réclamé pour les *Tyrrhéniens* une origine sémitique; je ne suis nullement opposé à cette idée, en me rapportant à l'origine de ce peuple si original, provenant des *Ly-*

¹ Nous savons bien qu'on a voulu retrouver la langue des *Pélasges* dans l'idiome des *Albanais* (*Schipetar*), qui ne se classe dans aucune famille linguistique. En tout cas, l'albanais n'est pas une langue hellénique, quelque considérable que soient les emprunts qu'il a dû faire au grec. Il est curieux qu'un des dialectes du *Schipetar* s'appelle *toçan*. Quant aux identifications, d'ailleurs anciennes, de *Pelasge* et de *Pheleg*, d'*Inachus* et de *Noé*, nous opinons qu'elles valent au moins beaucoup plus que celles que des indianistes renommés ont proposées dans ces derniers temps.

diens qui, à leur tour, ont un caractère *sémitique* incontesté. D'ailleurs, je n'hésite pas à voir dans les *Etrusques* les parents des Pélasges, ne fût-ce que par des raisons linguistiques d'une certaine importance. Souvent, quand nous reconnaissons à un mot grec une origine sémitique, nous pouvons le retrouver également en latin, bien que, dans la langue des Romains, l'élément sémitique (sauf dans des termes empruntés qui ne nous occupent pas ici) soit bien moins visible que dans le dictionnaire grec ¹.

¹ La grande majorité des racines grecques appartient à la branche *indo-européenne*, et rappelle souvent même des formes plus antiques que le sanscrit des Védas. Néanmoins, il existe une très-grande quantité de mots qui ne peuvent avoir qu'une origine *sémitique*, et d'autres qui semblent appartenir à la race primordiale qui peupla jadis la Grèce. Nous appellerons ces termes-là, avec un mot antique, des mots *allogènes*. Ces expressions sémitiques ne sont pas seulement celles qui indiquent des objets originaires d'Asie, et dont le nom a été emprunté avec la chose elle-même ; elles ne nous occupent pas ici. Nous parlons de notions d'un usage commun, et pour lesquelles le grec substitue des expressions nouvelles à celles qui sont en usage chez tous les autres peuples *japhétiques*. Nous nommons par exemple, dans leur forme latine : *frater, nasus, mare, mori, rex*.

Mots sémitiques :

θάλαττα, πέλαγος
 γαῖα, αἶα
 λεώς, ἔθνος
 βασιλεύς, ἀναξ
 κώμη
 μέγαρα
 ἔτος
 μάχη
 ἄσπις
 ταῦρος

Mots japhétiques :

ἄλις
 γῆθών
 δῆμος
 κολρανος, τύραννος
 πόλις
 οἶκος
 χρόνος
 πόλεμος, ἔρις
 ἔχίς (ὄφις incertain)
 βοῦς

Des classes presque entières sont d'origine sémitique :

Les armes : ξίφος, σάκος, λόγχη, ἔγχος, διστὸς, ἶος, δόρυ, κόρυς.

Le vin : οἶνος, βότρυς, ἀμπελος.

Les métaux : χρυσὸς, μέλυθδος, χάλυψ, ἀργυρος.

Les insectes : ἀράχνη, σκορπίος, σῆς.

Architecture : κίων, γέφυρα, κάνθαρος.

Ainsi le mot *science* est japhétique, et le mot *savoir* sémitique. Je sais fort bien que pour quelques-uns de ces termes on a essayé des étymologies indo-européennes que je crois devoir rejeter comme par trop artificielles ; on ne peut pas tout expliquer par les racines aryennes. Tels sont les mots *θεός* et *deus* que je crois, ainsi qu'on l'a dit avant moi, d'une provenance diffé-

V

L'élément sémitique à reconnaître dans les langues. — Étonnement sur l'assertion que le Christianisme est le produit des idées aryennes et non des sémites judaïques. — L'origine du monothéisme n'est pas aryenne. — La foi chrétienne est sortie du judaïsme.

Je sais bien, Messieurs, que cette assertion trouvera des opposants parmi tous ceux qui ne se sont jamais occupés que de la philologie dite aryenne; mais elle a gagné du terrain. On ne pourra plus s'occuper des questions ethnographiques qui intéressent l'origine des nations, en étudiant seulement une langue, et en regardant les autres portions importantes de l'humanité exactement comme si elles n'existaient pas. Pour les représentants de cette philologie myope, les *Aryas* doivent revendiquer, non pas les mots, ce qui ne serait que d'une importance modique, mais même les plus grandes idées qui ont agité et fécondé l'esprit humain. Non pas seulement les mots grecs seraient tous aryens, mais toutes les idées de l'antiquité classique, et nous venons d'apprendre, à notre étonnement, que le Christianisme ne procède que des *idées aryennes*, et qu'il n'a rien à démêler avec le judaïsme sémitique¹.

Jamais on n'avait poussé aussi loin le penchant d'énoncer des idées neuves; en effet, si la nouveauté suffisait pour mériter nos applaudissements, ils devraient être acquis à cette inattendue révélation. Mais on nous permettra, sans doute, de demander ce que sont ces *idées aryennes*, qu'on dit retrouver dans les *Védas* et dans la religion et la philosophie indienne. Admettons que l'idée du *monothéisme* que la philologie comparée ne voudra pas enlever au Christianisme, se trouvât déjà dans l'Inde, ce qui n'est pas, que faudrait-il prouver encore? L'originalité de ces mêmes idées aryennes. Or on commet ici une pétition de principe, car on regarde les notions déduites philosophiquement des livres de l'Inde, comme lui appartenant, et comme écloses sur son sol. Mais justement, cette assertion n'est nullement prouvée,

rante des aryens *δῖος* et *divus*; puis, par exemple, *ἡμέρα*, *σελήνη*, luna, *ἀδελφός*, etc.

¹ Voir un article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 novembre 1865.

et encore s'agit-il ici d'idées qui ne ressemblent en rien au culte d'un seul Dieu. Les notions se trouvant dans les Védas, paraissent d'une manière moins polythéiste dans les croyances de Zoroastre, qu'on dit à tort, selon nous, avoir contribué à la formation du Christianisme, quand même il n'ait pas été sans influence sur les hérésies. Mais mes dernières études assyriennes m'ont donné, à mon étonnement, et j'ose le dire, un peu à mon regret, la certitude que même l'idée du *bon principe* n'appartient pas en propre aux Aryens. Ce fait prouve au moins un échange d'idées entre les races diverses, et nous autorise à regarder ce qu'on appelle les idées aryennes primitives, comme une prémisse mal démontrée.

Mais, en admettant un moment qu'elles fussent un apnage exclusif des Aryens, qu'ont-elles de commun avec le Christianisme ? *La Trinité* ? Mais le dogme chrétien n'a rien de commun avec le *trimourti* sanscrit. Les idées de l'Incarnation, du Verbe, sont-elles exclusivement aryennes, védiques, zoroastriennes ? Nous les retrouvons chez les Égyptiens, chez les Grecs, même chez les Juifs. Le Verbe de S. Jean est le Verbe de Moïse et de Philon, et non l'*honover* de Zoroastre. Mais l'idée principale, le Monothéisme, ne se montre que dans Israël, et c'est là que s'est formé le Christianisme, c'est de là qu'il est sorti. Et encore l'occasion à laquelle s'est opérée cette scission, est foncièrement judaïque : la croyance au Messie. Et au moment du schisme, quel fut le drapeau que S. Paul et les apôtres déployèrent devant les Gentils ? La croyance à un Dieu unique, opposée à celle des faux dieux. Tout cela est bien simple, et fort peu neuf. Les livres canoniques du *Nouveau Testament* en entier sont là pour le prouver ; mais aussi, pour introduire l'*aryanisme*, il a fallu recourir aux traités *apocryphes* dans lesquels on reconnaît la doctrine *ésotérique*, la véritable doctrine, la tradition mystique. Et pourquoi les conciles ont-ils donc rejeté ces livres ? Serait-il trop hardi d'admettre que c'est parce qu'ils ne représentaient que trop ces idées soi-disant *aryennes* ?

Il m'est interdit, pour plus d'une raison, d'entrer ici dans la véritable question de la formation des religions monothéistes ; mais qu'on me permette encore un mot sur les aptitudes,

certes non aryennes, des anciens Juifs, au point de vue de la science purement orientaliste. Il ne m'incombe pas de prouver ici que les idées morales de l'Évangile se trouvent antérieurement au Christianisme dans les écrits judaïques parvenus jusqu'à nous ; mais il m'est bien permis de demander à ceux qui regardent la spéculation philosophique comme appartenant seule aux soi-disant Aryas, si la croyance en un seul Dieu est, oui ou non, favorable à la méditation de ces hautes questions, et si, oui ou non, elle atteste chez le peuple où elle se trouve, une infériorité métaphysique ? Autant que les Aryens, le peuple juif, depuis qu'on peut suivre sa littérature, ne s'est pas montré dépourvu de ce sens-là ; tout sémitique qu'il est, il a puissamment contribué, bien au delà de sa proportion numérique, à la philosophie du moyen âge et des temps modernes. Et il est impossible d'admettre que ce petit peuple, qui a maintenu sa croyance à un seul Dieu pendant 13 siècles au milieu des nations païennes, n'ait jamais, antérieurement à la captivité de Babylone, donné le jour à des penseurs, à des écoles philosophiques pour défendre cette vérité contre les attaques qui ont dû se produire¹ de la part des adhérents à d'autres cultes.

Ces remarques, je crois, suffiront pour remettre à leur place ces hypothèses aryennes, qui en réduisant à rien l'influence du monde romain, ne tendraient à rien moins qu'à faire du Christianisme un indianisme tant soit peu judaïsé.

Nous prévoyons qu'on nous demandera quels en sont les éléments distinctifs s'ils ne sont pas *aryens*. C'est la contrepartie de l'opinion qui regarde le judaïsme comme sémitique. Mais pourquoi refuser aux religions monothéistes leur développement original et indépendant, quand vous l'accordez si généreusement aux croyances païennes, aux notions fictivement étayées par des conclusions plus que contestables ? Le Christianisme n'est pas aryen, il est chrétien, comme le Judaïsme n'est pas sémitique, mais israélite

¹ Ce que nous savons déjà et ce que nous saurons encore des croyances et du prosélytisme des Assyriens, rend indubitable cette supposition, déjà si simple en elle-même.

Nous croyons en avoir dit assez pour démontrer que la philologie comparée ne saurait décider seule ces questions d'un ordre aussi élevé. D'ailleurs, toutes les sciences sont solidaires dans le grand mouvement du progrès. Nous avons, l'année dernière, développé les services que la linguistique peut rendre, en évoquant de leurs cendres la langue, la civilisation, je dirais presque la vie de tant de nations éteintes ; c'est là véritablement sa grande force créatrice, et pour éclairer nos connaissances en dehors des monuments, qu'elle s'unisse aux sciences exactes et aux traditions qui pourraient s'être sauvées jusqu'à nous.

Jules OPPERT,

Professeur de sanscrit à la bibliothèque impériale.

